

ter secours, et parvinrent à le saisir, mais ils furent bientôt obligés de lâcher prise, sentant que le jeune homme était attiré par une force invisible et extraordinaire, et craignant d'être entraînés à sa suite. — Il est bien probable qu'il a été le proie de quelque monstre marin; car il existe des crocodiles dans les eaux fangeuses qu'il traversait alors.

Le général Grammont (France) avait demandé dernièrement que le siège du gouvernement fût transporté hors de Paris et sa demande avait eu peu de succès. M. d'Hautpoul lui-même avait déclaré dans son pittoresque langage, que le gouvernement ne consentirait jamais à transporter ailleurs le siège de cette capitale. Mais M. de Grammont a renouvelé sa proposition, et l'a très amplement motivée.

L'ex-roi Louis-Philippe touche peut-être à ses derniers moments. Un journal de Paris, relatant les détails d'un voyage récent du président de la république, de Paris à Saint-Quentin, disait :

" Au moment où Louis-Napoléon quittait Paris pour se rendre à Saint-Quentin, se trouvait avec lui à l'embarcadere du chemin de fer du Nord, M. Thiers partant pour Londres. L'ancien ministre de Louis-Philippe a été dire un dernier adieu au vieux roi, qui a quitté sa retraite de Claremont pour celle de St.-Léonard, en attendant qu'il quitte celle-ci pour la dernière de toutes. Les journaux officiels ont annoncé que le président de la république avait reçu communication de ce pieux dessein, et qu'il en avait approuvé la pensée. Les partis politiques n'en ont pas moins rattaché certaines craintes et certaines espérances à ce pèlerinage du M. Thiers. Les légitimistes craignent qu'il ne modifie les idées du chef de la dynastie de Juillet, qui, comme je vous l'ai dit, s'est rallié personnellement à la cause de Henry V, et a, dit-on, plaidé cette cause dans une espèce de confession dont quelques copies ont déjà circulé. Les partisans du jeune comte de Paris espèrent bien, au contraire, que M. Thiers fera respecter les droits du petit-fils par son impudent aïeul."

Un autre journal, l'Estafette, parlait ainsi de ce qui se passait au sein de la famille royale exilée :

" Le séjour de Claremont devient de plus en plus douloureux pour la famille exilée. La bonne intelligence qui y avait toujours régné, est tarie dans sa source même. Depuis qu'on s'occupe d'une alliance définitive entre les deux branches. Malgré le désir de leur père M. de Joinville et d'Aumale ne veulent consentir à aucune transaction; ils prétendent se réserver la faculté ou de soutenir les droits de leur neveu, le comte de Paris, ou de reconnaître le Gouvernement de la République française. La comtesse de Neully n'a pu, malgré ses vives instances, faire changer la résolution des deux princes. La santé de son mari, devenue tellement chancelante, qu'elle fait craindre la proximité d'un fatal événement, ajoute, encore aux chagrins que cause à la princesse la résistance de ses fils. Ces renseignements, qui nous viennent de bonne source, ont été apportés récemment par un ancien familier de la maison d'Orléans."

On croit à Paris que l'application de la loi électorale présentera des difficultés de tous genres. La donation du président continue d'être la grande question du moment. La commission nommée sur ce titre mesure s'était prononcée contre elle. Cette nouvelle menaçait d'entraîner un changement de cabinet. Depuis le ministère est parvenu à rallier autour de son drapeau une partie notable de la majorité et la donation, dit le Courrier des États-Unis, paraissait sauvée à l'heure où s'arrêtaient les dernières nouvelles apportées par le Pacific, le 1er juillet.

Nombre d'hommes politiques suivent la route ouverte par M. Thiers, pour aller rendre un dernier hommage à Louis-Philippe.

M. Caussidière a intenté une action judiciaire contre l'éditeur du Morning Post, réclamant des dommages-intérêts contre lui, à raison de la publication, dans cette feuille, de volumineux extraits de la fameuse brochure de Chenu, où l'on voit M. Caussidière est peint d'une manière peu flatteuse et peu honorable.

Vendredi prochain, le 12 du courant, on chantera, dans la Cathédrale, à 5h, du matin le service anniversaire de feu Messire Mercier Chanoine Titulaire et Archevêque de la dite Cathédrale. Les messieurs du Clergé et les nombreux amis du défunt sont priés d'y assister.

Feu l'honorable B. Joliette.

" A une assemblée générale des citoyens du Village d'Industrie, tenue en la demeure de Jean C. LeBlanc, Ecr., jeudi, le 27me jour de juin courant, à 7 heures de l'après-midi, les résolutions suivantes ont été proposées et unanimement adoptées.

Proposé par M. Isaïe N. Melançon, secondé par M. Joseph B. Twiss; Que Jean Olivier LeBlanc, Ecr., soit nommé président de cette assemblée.

Proposé par François Papin, Ecr., secondé par M. Francis B. Dufresne. Que M. Isaïe N. Melançon soit nommé secrétaire de cette assemblée

Proposé par Henry Hall, Ecr. M. D. secondé par Edouard Scallan, Ecr.; Que les citoyens du dit lieu, pour témoigner leur reconnaissance, respect et affection à feu l'honorable Barthélémy Joliette, fondateur et père de ce Village, prendront le deuil pendant un mois, durant lequel temps tous s'abstiendront de réunions bruyantes, chants et musique, comme gage du sentiment de profonde tristesse dont ils sont inégalement pénétrés.

Proposé par M. C. H. Panneton, secondé par M. Louis Paitonais.

Que le secrétaire soit chargé de transmet-

tre une copie des procès-verbaux de la présente assemblée à Madame Joliette.

Proposé par M. L. P. H. Turgeon, secondé par M. Charles Guibault, père.

Que les procès-verbaux de cette assemblée soient publiés dans les journaux du pays. (Signé.) J. O. LEBLANC, pré.

I. N. MELANÇON, sec. Industrie, 27 juin 1850.

Nouvelles d'Europe



ARRIVEE DE L'EUROPA.

L'Europa, parti de Liverpool le 23 ult. à 11 h. A. M., arriva à Halifax le 1 juillet à 6 h. du soir.

Les rapports des districts manufacturiers et les nouvelles commerciales sont généralement d'un caractère satisfaisant.

La saison était favorable, et les moissons promettaient beaucoup.

Dans la Chambre des Communes, jeudi, Lord John Russell fit un discours très brillant en défense du Ministère, relativement à la question Grecque, et traita le vote de censure de la part des Lords avec le mépris le plus plein d'indignation.

Il est réglé qu'aussi longtemps que le ministère conservera la confiance des Communes, comme il la possède maintenant, il se maintiendra en place.

Il y a à présent moins de probabilité que jamais d'un prompt accommodement de la difficulté qui s'est élevée entre Lord Palmerston et le général La Hitte.

On dit qu'une tentative d'assassinat eut lieu, jeudi, contre la personne du Président de la République, mais on n'a pas permis que les détails en fussent rendus publics.

Le Steamer Orion, allant de Liverpool à Glasgow, heurta contre un rocher vis-à-vis le Port Patrick, lundi soir, et sombra à l'instant même. On dit qu'il y avait 120 passagers à bord, et 50 personnes sont reconnues être perdus. M. et Mme Scott de Montréal sont du nombre de ces dernières. On jette beaucoup de blâme sur le Capitaine et le contre-maitre.

Correspondance Lyonnaise.

Ne reproduisons aujourd'hui un fragment de notre dernière Correspondance Lyonnaise que le manque d'espace nous avait fait omettre :

Lyon, le 1er juin 1850.

A Lyon avant la révolution de février nous avions quatre journaux : La Gazette de Lyon, le Courrier de Lyon, le Rhône et le Censeur. La Gazette de Lyon représente la religion, le Courrier de Lyon, la religiosité, le Rhône le libéralisme et l'indifférence religieuse, enfin le Censeur la haine à la religion et un clergé et je ne sais quel faux fuyant de pouvoir, faisant de la controverse quand même et n'étant jamais content. Depuis la révolution de février il y a eu quelques changements : la Gazette de Lyon est restée ce quelle était, elle a même porté plus haut sa devise : religion et patrie; le Courrier de Lyon d'Orléaniste est devenu Elyséen, le Rhône a expiré et a été remplacé par le Salut Public, journal républicain modéré et religieux prononcé, le Censeur jusqu'à son séquestre, est devenu rouge furieux et ennemi juré de la religion. Quelque temps après le 24 février nous avons vu avec honte paraître deux ignobles feuilles périodiques : Le Peuple Souverain et Le Républicain. Dans ces feuilles étaient débilités chaque jour avec un cynisme repoussant d'horribles choses contre tout ce qui sentait la religion, l'autorité, le talent et la modération. Pendant plus d'un an ces deux journaux de concert avec leur digne émule, le Censeur, ont continué leur triste métier d'insulter le public, ne respectant rien, persifflant en tout et partout l'anarchie et l'insurrection, lançant feu et flamme contre l'expédition romaine, exaltant Garibaldi, Mazzini et autres illustrations de ce genre, insultant le drapeau de la France et exultant par de noirs mensonges nos soldats, les faisant passer pour lâches et fuyant avec panique devant les troupes Romaines qui étaient des soldats héroïques, insultant avec une malice infernale l'Anguste Pic IX et les généraux commandant l'expédition et pour compléter les précieux documents, diversant contre le clergé en général tout ce qu'un esprit en délire peut inventer de plus infâme. Voilà, monsieur, quelle a été la conduite de ces journaux à Lyon pendant plus d'un an. Et pour chercher à corrompre, à égarer plus facilement certains esprits, ces journaux étaient distribués gratis dans les faubourgs et dans les carrefours de notre ville, et des colporteurs les distribuaient aux habitants des campagnes pour lesquels il y avait de magnifiques paroles, de riches espérances. Aussi quand arriva la mise en état de siège de Lyon par suite de l'insurrection du faubourg de la Croix Rousse, les hommes religieux, les hommes justes virent-ils avec joie le général Gémont les mettre sous la forule. Le Censeur n'ayant pas voulu se conformer aux avis du brave général et nous suivant toujours à outrance et la religion et l'autorité, fut à son tour mis sous les scellés, et comme ces trois journaux ont marché de concert dans leurs déplorables extravagances, il est plus que probable que longtemps encore ils seront condamnés à un repos absolu.

Dernièrement, je ne sais par quel hasard, un journal de Montréal, me tomba entre les mains. J'étais loin de penser que le Canada possédât des hommes, des écrivains si avancés. Vraiment c'est grand dommage que les journaux que je viens de nommer soient profondément endormis, car je vous assure que si j'avais l'honneur de frayer avec l'un de leurs rédacteurs j'irais le leur montrer et probablement que le lendemain les colonnes de ces journaux seraient dans la jubilation et posséderaient des cris triomphaux en qualifiant de frères et amis de tels adeptes; ils apprendraient qu'à leur instar, ils savent parfaitement dire; l'insurrection est le plus sacré des devoirs! Et puis il paraît qu'ils n'y vont pas de main morte dans leurs exhalaisons contre la religion. Pauvres gens, je les plains sincèrement. Ah! s'ils étaient témoins de tous les ravages, de tous les malheurs qu'ont faits les révolutions à la France, s'ils voyaient toutes les misères, toutes les infortunes qu'elles ont créées, s'ils étaient témoins, comme nous, hommes impartiaux, de tout ce que l'abandon de la foi, de tout ce que l'impie peut infanter d'atroce, de honteux, s'ils savaient combien de crimes, combien de suicides résultent de tout cela, ils s'arrêteraient consternés et épouvantés sur le bord de l'abîme et reviendraient à de meilleurs sentiments. Vus de loin nos prétendus droits de renverser un gouvernement quelconque quand il nous déplaît, des révolutions à propos de je ne sais quoi, peuvent bien être séduisants; on peut bien nous croire heureux et chercher à nous imiter. La théorie est bien belle, mais hélas; la pratique n'est pas de même!

J'ai été, peut-être, plus républicain que n'importe quel Français ou Canadien; je suis peut-être plus passionné pour la franche liberté que qui que ce soit; je serais certainement fort républicain si en France, une république sage, vertueuse, forte et vigilante était possible; j'affirme que c'est bien en effet le plus beau gouvernement possible; mais hélas! encore, comment faire pour tolérer une pareille république? On essaye de tout et de tout, et après une longue épreuve, j'en tends souvent des hommes, des penseurs, des écrivains droits et justes, malgré leur grand désir d'un gouvernement républicain, s'écrier en désespoir de cause: un roi, s'il vous plaît! Je disais, tout à l'heure que j'étais un amant passionné de la liberté, mais de la liberté franche, juste, raisonnable et surtout vertueuse. Eh bien, cette liberté est impossible en France, plus impossible encore que la république vertueuse. Accordez la liberté illimitée, vous aurez l'anarchie et la misère, l'abaissement et le crime! Cette épreuve a été faite chez nous à plusieurs reprises et on en a reconnu l'impuissance et le danger. Aussi, beaucoup en sont-ils arrivés à préférer mille fois l'absolutisme dictatorial d'un homme raisonnable à une liberté où les forçats libérés et les intrus ont seuls à gagner. Où en serions-nous, grand Dieu! si depuis le 24 février 1848 on avait laissé dominer cette liberté absolue? La France pourrait bien ressembler à un vaste champ de carnage, où tous les vagabonds et les assassins auraient dominé en héros! Ces deux années auraient bien pu la convertir en désert, car ceux qui auraient pu se sauver seraient à l'étranger, les autres auraient péri par le fer ou par le feu, mais la liberté illimitée que le gouvernement provisoire nous a accordée a été échangée par ses propres excès. Chaque émeute lui rivait un fer aux pieds et maintenant notre gouvernement en est réduit à faire pour le salut de la société ce que n'aurait jamais osé tenter le plus énergique de nos derniers rois. Plus nos marcherons sous le régime républicain plus on baillonnera la liberté, sans quoi nous serons vaincus. Malgré mon amour pour la liberté, malgré mon admiration pour la république, si Dieu m'accorde vie pendant encore plusieurs années, je garantis que j'assisterai à ses funérailles. La montagne a bien résolu de ne point reconstruire pour cette fois à l'insurrection, elle se contente de menacer du haut de son cratère. De sourdes rumeurs grondent toujours dans ses flancs, mais la grande éruption dévastatrice paraît différée pour une autre époque et le mois de mai que l'on redoutait avec raison à pu se terminer sans effusion de sang. Oh! que nos rouges sont bons! grand merci!

Je désireais, Monsieur, que les progressistes avancés, suivissent pas à pas avec calme et réflexion les diverses phases de notre marche révolutionnaire; je désireais qu'avant de se lancer de bonne foi, mais sans restriction à la queue de tous nos révolutionnaires Européens, ils attendissent le dénouement de notre révolution française, dénouement qui ne peut pas dépasser un an ou deux, au plus aller trois, et quand ils connaîtraient le résultat de ce dénouement, alors ils pourraient agir en conséquence. Je n'en dis pas plus long sur ce troisième acte de notre révolution française; j'ai déjà tant dit de choses lugubres que si j'en parlais encore aujourd'hui on pourrait bien me taxer d'oiseau de mauvais augure, mais je dirai aux personnes raisonnables et bien pensantes que ceux qui ont des yeux voient, et que ceux qui ont un esprit réfléchissent. Le dénouement sera logique. M. L. M. C.

Extraits de Journaux.

(Du Courrier des E. U.)

AVEU DU PROFESSEUR WEBSTER.—Le bruit court à Boston que le professeur Webster vient de se reconnaître le meurtrier du docteur Parkman, dans une lettre adressée au gouverneur: sans entrer dans les détails du crime, il déclare avoir agi sans préméditation et demande la commutation de sa peine. C'est dans le cours de la semaine actuelle que son sort doit se décider.

LA DÉCOUVERTE DE M. PAYNE.—Le gaz hydro-carbonique, dont M. Payne prétend avoir découvert le secret, soulève, depuis quelques

jours, de vives polémiques, et de nombreuses incertitudes. La presse presque tout entière commence à mettre en doute l'authenticité de la découverte et le Journal of Commerce allait, il y a deux jours, jusqu'à déclarer " que l'on avait découvert le charlatanisme à l'aide duquel les visiteurs ont été trompés jusqu'ici, et que l'on se proposait d'en dévoiler avant peu le secret."

Les expériences continuent cependant à Worcester devant ceux qui veulent y assister; c'est-à-dire qu'on leur montre le gaz en ignition, sans leur révéler les mystères de la fabrication. L'éditeur du Transcript, de Boston, qui a voulu voir par lui-même, donne une description toute semblable à celle que nous avons publiée il y a quelques jours, de la manière dont les choses se passent, et de l'appareil, toujours fermé aux yeux du vulgaire, dans lequel s'élabore le gaz. Notre confrère affirme que la lumière obtenue est la plus éclatante qu'il ait jamais vue, et ne se montre pas étonné de croire à la réalité de la découverte. Toutefois, sa confiance, non plus que celle des personnes qui l'accompagnaient, n'est pas allée jusqu'à signer un certificat que leur demandait M. Payne.

Celui-ci a publié hier une courte lettre, dans laquelle il déclare n'avoir pas le temps de répondre à ses détracteurs. Il ajoute que tous les efforts de ses ennemis ne peuvent d'ailleurs nuire à ses intérêts, car il a déjà traité de son invention pour les Etats-Unis.

En résumé, le prestige qui environnait d'abord ce nouveau miracle chimique tend singulièrement à s'évanouir. Un rapport qui a paru samedi dans les journaux de Boston menace de le dissiper entièrement. Ce document est signé de deux professeurs de chimie de New-York, d'un autre de Boston, de l'ingénieur de la Pagine à gaz de Manhattan et d'un agent de la compagnie du gaz de Boston.

(De la Minerve.)

Nous regrettons beaucoup d'apprendre par les délibérations du Conseil Législatif que la faute que l'on reproche à M. DeLery, Greffier en chancellerie, et dépositaire des deniers du Conseil Législatif n'est rien moins qu'une défalcation au montant de £1,300. M. DeLery aurait souillé son nom, en prenant pour son usage privé des deniers qui lui étaient confiés en sa capacité d'employé dans une place de confiance. C'est un abus déshonorant et pour lequel le Conseil Législatif demande à l'Exécutif la destitution de M. DeLery.

Le gouvernement se propose, dit-on, d'effectuer une économie de £500 à £600 par année dans ce département, dans le nouvel arrangement que cette circonstance va nécessiter.

On dit que durant l'été et l'automne, plus de cent maisons propres et confortables seront construites sur les ruines de Griffintown. La plupart de ceux qui ont souffert du dernier incendie sont des gens d'énergie et d'entreprise. Il faut quelque chose de semblable pour donner de l'emploi à nos ouvriers et à nos travailleurs.

(Du Canadien.)

JEUX DU TONNERRE.— Nous avons fait mention de quelques accidents causés par le tonnerre pendant l'orage qui éclata sur cette ville et les environs le dimanche 23 juin: la foudre tombée sur un bâtiment en construction au chantier de M. Olivier à Saint-Roch, une jeune fille tuée à Stoneham derrière Beauport, des granges incendiées à la Pointe-Lévy et dans les paroisses plus bas le long du fleuve. Pendant le même orage le manoir seigneurial de Sainte-Marie (Nouvelle Beauce) fut frappé du fluide électrique qui descendit par la cheminée et mit en pièce un sofa d'où M. DeLery venait de se lever: de sorte que celui-ci s'échappa helle. A Saint-Grégoire (district des Trois-Rivières), où l'orage fut accompagné de grêle qui fit des ravages considérables, une grange de 80 pieds de long, appartenant à M. Doucet, fut aussi frappée de la foudre et entièrement consumée; mais on réussit à sauver tout ce qu'elle contenait excepté une quarantaine de bottes de foin. A Lachine, au-dessus de Montréal, le tonnerre tomba sur une grande glacière appartenant à M. Savage, laquelle fut aussi entièrement consumée. A Bytown, sur l'Ottawa, l'électricité s'est déchargée sur la maison de M. Sparrow, et a brisé toute la boiserie du second étage; M. Sparrow et sa famille, qui se trouvaient dans cet étage, en ont été cependant quittes pour une forte commotion. Il a été fait pour environ £100 de dommage à l'ameublement.

LES INDIENS EN CALIFORNIE.—Des lettres de San Diego du 29 avril nous apportent le récit d'un attentat qui dépasse tout ce que nous avons eu à enregistrer dans ce genre depuis le commencement de l'émigration californienne. Quelques américains avaient, parait-il, établi un bac à l'embouchure du Gila, et fesaient d'assez beaux bénéfices en passant les voyageurs. En trois mois, ils avaient réalisé \$70,000, lorsque, le 28 avril, ils furent assaillis par une bande d'Indiens qui massacrerent 11 d'entre eux, s'emparèrent de l'argent et des provisions, brûlèrent l'établissement et prirent la fuite. Ce qui y a de plus regrettable, c'est que les Indiens, se considérant désormais comme en guerre avec les Etats-Unis, et encouragés par cette première expédition, se portent sans doute à d'autres excès. Aussi, demande-t-on à grands cris des troupes à San Diego.

LE VOL DE LA CAISSE MUNICIPALE.—L'autre présumé de ce vol mystérieux, qui a tenu la ville en émoi pendant une semaine, avait été arrêté mercredi soir, et l'argent a été retrouvé à son domicile vendredi. Nous empruntons au Mercury de jeudi, le récit de cette découverte: " L'argent volé de la voûte du trésorier de la cité a été trouvé, et la trace du vol suivie

jusqu'à celui qui l'avait pris: M. Louis Bourgeois, ci-devant employé dans le bureau du greffier de la cité, qui, outre les preuves qui existaient contre lui, s'est, dit-on, avoué coupable. Comme il a été dit déjà, il est maintenant en prison.

" Le fait du vol étant devenu public, on obtint l'information qu'une clé avait été faite, il y a quelque temps, pour lui, et c'est sur cette information, croyons-nous, qu'il a été arrêté. On a découvert depuis qu'il avait fait faire au moins quatre clés, par différents individus et les avait fait changer, au moins une d'elles. Des perquisitions furent faites par la police, il y a quelques jours, à son domicile; pour trouver l'argent, mais sans succès. On découvrit cependant une clé qui correspondait avec celle du coffre-fort d'où la boîte à l'argent avait été enlevée. Non content de ces premières perquisitions, notre actif et intelligent chef de police, M. Russell, avec quelques-uns de ces hommes de confiance, a fait de nouvelles perquisitions hier, et c'est au constable Baker, de la police, qu'appartient le mérite de la découverte qui attache la criminalité du fait à son véritable auteur. Pendant que M. Russell examinait les lieux et les meubles dans un appartement, M. Baker fut envoyé faire des recherches dans le grenier. Il examina soigneusement les marches qui y conduisent, et trouva que la marche supérieure était décollée. Il ôta la planche et introduisit sa main entre les deux planchers, où il sentit quelque chose qu'il crut être l'objet de ses recherches. M. Russell ayant été appelé, une seconde planche fut enlevée, et la boîte mise en lumière, avec une clé du coffre-fort déposée sur le couvercle, sans doute celle avec laquelle le coffre-fort avait été ouvert. Il y avait quelques briques sur la boîte qui avait été forcée au moyen d'un grand clou dont la pointe était recourbée. Le clou y était encore. On nous dit qu'il y a peu ou point de l'argent qui manque. Les chèques ont été détruits."

(Du Journal de Québec.)

On dit que Louis Bourgeois, coupable de vol commis à la caisse municipale, d'après son propre aveu, a pris la détermination de se laisser mourir d'inanition. Bourgeois avait quitté le bureau du greffier de la cité depuis le 31 janvier. Il était employé au bureau des prototoaires, et avait signé un brevet, nous dit-on, comme étudiant en droit.

Le Canadien de mercredi ajoute à l'extrait qui précède la note éditoriale qui suit :

" Nous croyons savoir qu'en effet le prisonnier a passé plusieurs jours sans boire ni manger, mais que sa résolution de se détruire ainsi a été vaincue hier."

(Du Moniteur Canadien.)

ACCIDENT.—Le lieutenant R. C. Frensd'est noyé, le 25 du mois dernier, dans la rivière Richelieu, près de l'Isle-aux-Noix; il était à bord d'un bateau et fut jeté à l'eau par un fort coup de vent.

Les incendies du Griffintown se sont assemblés le 27 ult., dans le but de demander de l'assistance à la législature. Un comité a été chargé de dresser une requête à cette effet. Il a été résolu en même temps qu'on présenterait une pétition à la Corporation la priant d'exempter pour un an de toutes taxes municipales les victimes de l'incendie.

NOYÉS.—Deux hommes nommés François Laplante et Maxime Soly se sont noyés le 19 ult., vis-à-vis Lanoraie.

Un M. E. Smith étudiant en droit à Toronto, s'est noyé en se baignant le 24 juil.

North American.

FOUDRE.—La résidence de M. DeLery, Ste Marie Nouvelle Beauce, a été frappée par la foudre, dimanche le 23 ult., et M. DeLery lui-même a failli être frappé.

ACCIDENT DÉPLORABLE.—M. Henry Bolduc, charpentier de navire, s'est tué vendredi en tombant d'un vaisseau en construction dans un de nos chantiers. Il laisse une veuve et une nombreuse famille éplorée.

M. F. Pominville, étudiant en droit de Montréal, a été admis au Barreau, après avoir passé son examen devant les examinateurs du Barreau. M. Pominville, avait fait son cours d'études légales, chez M. Lafontaine et Berthelet.

ERRATA.—A la 2e ligne de l'extrait du Prospectus du " True Witness" (numéro du 2 courant) lisez: un vif sentiment de regret, au lieu de: un vif sentiment de respect.—Vers la fin de la même citation, lisez: la prudence du serpent, au lieu de: la prudence du respect.

DÉCÈS.

En cette ville, le 2, M. Alexandre Murphy, typographe, âgé de 29 ans. — Le 2, à l'âge de un an et 9 mois, Marie Anne Marguerite, enfant de M. H. Laviolette, marchand. — A Québec, le 2, Mary, fille unique de Robert Jellard, Ecr., à l'âge de 36 ans. — A Fort King George, le 2 de Mai dernier, Thomas McDonald, Ecr., du département de Pordonnance de S. M. fils de M. le major de ville McDonald, de Montréal. — Le 9 ult., étant en visite chez son fils à Coleford, Gloucestershire âgé de 77 ans John Penny, Ecr., père de E. G. Penny, Ecr., du, Montreal Herald.

LE SÉMINAIRE DE STE. THÉRÈSE.

L'EXAMEN public des ÉLÈVES DU PETIT SÉMINAIRE DE STE. THÉRÈSE aura lieu le 8, le 9, et le 10 JUILLET. Les séances du matin commenceront à 8 heures, et celles du soir à 11 heures, excepté celle du soir du dernier jour, qui commencera à MIDI ET DEMI. Les parents des élèves et les amis de l'éducation sont priés d'y assister. A la dernière séance se fera la distribution solennelle des PRIZES, après laquelle s'ouvriront les vacances.

S. TASSÉ, Directeur.

Petit Séminaire de Ste. Thérèse, 2 juillet 1850.